

Monsieur Z. algérien, 64 ans, Voiron

M a jeunesse, je ne l'ai pas vue passer

M.Z : Je suis arrivé en France avant la guerre, exactement en 1947. Je sortais directement de l'école. c'était l'époque des calèches. J'ai passé 5 ans de ma vie sous la terre, comme mineur. Le jour où j'ai tiré de la mine un compatriote mort, je n'y suis plus retourné. Je me suis dirigé ensuite vers le bâtiment. C'est là où j'ai utilisé toutes les forces de ma jeunesse.

Le temps que la France se modernise avec la technologie, nous avons contribué à la construire avec nos mains, mélanger le ciment, porter les seaux pleins sur les épaules à tous les étages...

J'ai parcouru toute la France. J'ai travaillé dans n'importe quel chantier qu'on me proposait. J'ai vécu dans des cabanes de chantier. Je dormais sur une planche. Vous savez, le froid, la fatigue et la sous-alimentation, ça dégrade le corps. Mais on dépassait cela par le travail car dans le travail on oublie nos problèmes et on ne pense pas trop au "bled". Et puis le travail nous permet d'être en contact avec les gens : les Français, les Portugais, ... Moi, je n'ai jamais eu de problème avec les Français. Quand j'étais sur le chantier avec eux, je me sentais égal à eux, utile comme eux. Je m'amusais bien avec eux car pendant le travail je trouvais le temps et la force de m'amuser. Mais maintenant, ... !

Mes seuls compagnons : les lettres de la famille

Aujourd'hui, j'ai 64 ans. Je n'ai pas vu ma jeunesse passer. Cela fait 12 ans que je ne travaille plus. Depuis ce jour-là, après quelques semaines de chômage, on se sent vieux, inutile. On voit toujours les mêmes personnes et on voit de plus en plus les traces du passé. Et ce passé, on le voit de plus en plus. Avant, j'avais le travail, le temps et la force. Aujourd'hui, il ne me reste que le temps. Mais le temps, sans rien faire, c'est de l'ennui.

C'est être de plus en plus nostalgique à force de penser à la famille et au pays qu'on ne peut voir faute de moyens. Oui, les moyens manquent quand on ne travaille plus. Et s'arrêter à la cinquantaine, cela fait doublement mal : d'abord parce qu'on est à deux pas d'un but : réaliser une retraite respectée, et on y arrive pas ; ensuite, à cet âge, on est sûr d'être à la retraite sans l'être vraiment.

Aujourd'hui, sans travail, sans amis, sans moyens, sans aucune occupation, ma vie est semblable à celle d'un animal. Je mange, je dors, je marche. Personnellement, je passe ma journée sur un banc public quand il fait beau et là, je me livre à des rêves : ceux que j'aimerais réaliser : voir mes petits-enfants grandir car les premiers, je ne les ai pas vu grandir ; mais cela demande des moyens que je n'ai pas. Mais aussi, pour les quelques jours qui me restent à vivre, avoir des conditions de vie qui me permettent de profiter d'une retraite que j'ai pourtant bien gagnée, car aujourd'hui, partageant une chambre de 6 m² avec deux autres personnes, n'ayant même pas de WC à l'intérieur du logement et n'ayant même pas de lit confortable pour dormir, je ne peux pas dire que je profite de ma retraite après avoir mené une vie difficile et après tant d'années de travail si dur.

Quand il fait mauvais temps, je passe mes journées dans la chambre et je plonge dans les quelques lettres qui me sont parvenues de ma famille. Je ne sais ni lire, ni écrire, mais j'aime bien les ouvrir ces lettres, les toucher. Parfois je leur parle en imaginant celui ou celle qui les a écrites. Ce sont les seuls compagnons qui me restent et le seul refuge où je peux consoler ma nostalgie et où je peux tisser la trame heureuse et malheureuse des souvenirs, des émotions. Cela me fait réfléchir sur mon parcours. Ces lettres, ce sont les seuls repères qu'ils me restent.

...Il me reste mon cœur qui n'est pas trop vieux...

Propos recueillis par Rached SFAR

Vous savez, quand j'étais jeune et que j'avais besoin d'argent, je faisais des heures supplémentaires pour gagner plus. Aujourd'hui, avec ce que je gagne, je n'arrive pas à la fois à faire vivre ma famille, à payer mes nombreuses factures, et la seule solution c'est de crier au secours.

Depuis que je suis en France, je n'ai jamais demandé une aide quelconque ni vu une assistante sociale, jusqu'à ces dernières années où j'ai été obligé d'aller demander de l'aide. Et quelle honte ! je dois dire que le directeur du C.C.A.S. n'a pas cessé de m'aider et je lui en suis très reconnaissant. Alors ce que je demande moi, c'est qu'on reconnaisse l'effort que j'ai fait pour construire la France, ma jeunesse que j'ai donné pour cela. Enfin qu'on me reconnaisse comme un être humain qui a un cœur. Je sais que je ne suis plus vaillant, mais il me reste toujours mon cœur qui n'est pas trop vieux pour aimer encore et donner l'amour que je n'ai pu donner quotidiennement à mes enfants.

Non rien... je ne regrette rien

Quand je suis arrivé en France, j'avais un projet : construire une maison et deux ou trois boutiques en Algérie pour assurer des ressources à ma famille. Quand je constate que je ne suis pas arrivé à réaliser ce projet, cela me rend triste. Quand je vois que depuis que je suis en France jusqu'à aujourd'hui à 64 ans, je mène la vie des nomades.

A Voiron, avec d'autres compatriotes, je vis dans des logements en voie de démolition ou de réhabilitation. Et lorsqu'on veut réhabiliter et bien on nous relogé dans des bâtiments à réhabiliter plus tard et ainsi de suite. Toujours mal logés, isolés dans des petits groupes composés de compatriotes. Ce qui nous condamne à vivre toujours le même mode de vie communautaire. Malgré cela, je remercie la bon Dieu de m'avoir gardé en vie et je remercie aussi la France malgré tout. ■